

Pauline Deysson

LA BIBLIOTHÈQUE

Vivre

www.paulinedeysson.com

Copyright © 2018 Pauline Deysson
Couverture et carte : Michel Becker

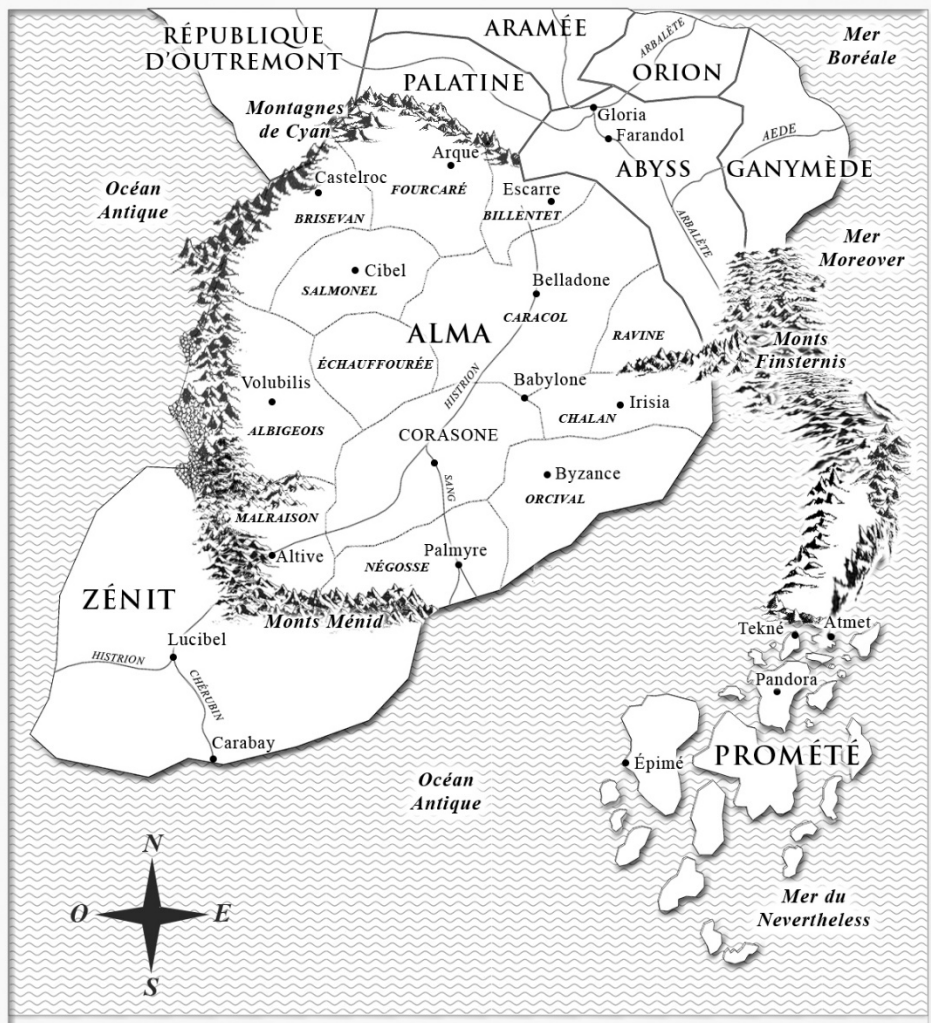
ISBN : 978-2-9558140-3-1
Dépôt légal : Septembre 2018

Site internet : www.paulinedeysson.com

À l'enfant qui rêvait d'ailleurs

SOMMAIRE

Chapitre 1 : Corasone	11
I.....	12
II.....	16
Chapitre 2 : Abyss	55
I.....	56
II.....	87
III.....	105
Chapitre 3 : Zénit.....	129
I.....	130
II.....	178
III.....	206
Chapitre 4 : Promété.....	229
I.....	230
II.....	267
III.....	298
Chapitre 5 : Alma	331
I.....	332
II.....	423



CHAPITRE 1 : CORASONE

I

Le soleil s'est couché sur Terre.

L'heure est au rêve et à la fantaisie.

Les âmes quittent leur enveloppe charnelle. Elles vont par-delà la conscience et la pensée, loin, jusqu'aux confins de l'univers.

Elles cherchent la Bibliothèque. Chaque livre y est un rêve, et chaque rêve leur est prêté, chaque nuit, par la Bibliothécaire.

Depuis toujours et pour l'éternité, les âmes partent lire un fragment du pays des songes.

Cependant, l'une d'entre elles n'est pas seule. Elle n'a pas abandonné son corps en même temps que les autres. Quelque chose s'est accroché à elle et l'a ralentie. Elle vole avec peine vers la Bibliothèque. Elle traîne avec elle ce poids mort, qui aspire ses forces au fur et à mesure qu'elle avance. Elle voudrait faire demi-tour : elle est trop épuisée pour lire. Mais la chose l'en empêche.

Enfin, la porte de la Bibliothèque apparaît. L'âme craint de s'y engager : ce qu'elle transporte gagne en puissance à l'approche du lieu du rêve, menaçant de la dévorer. Elle prend peur. Elle doit fuir ! Son corps l'appelle, il faut le rejoindre... L'intrus est trop fort. Il la guide d'une poigne de fer. Il lui fait mal. Il la tord, il la déforme, il s'immisce en elle... Ils pénètrent la Bibliothèque et

l'âme n'a pas de voix pour hurler sa déchirure. Elle meurt sans savoir qui l'a tuée.

Un homme brun aux yeux sombres se matérialise dans la Bibliothèque. Un sourire de triomphe aux lèvres, il fixe une femme aux cheveux noirs argentés. Celle-ci tend un livre à un être bleuté, qui s'assoit à l'une des centaines de tables alentour pour commencer sa lecture. Une âme partant rêver... C'est alors que la Bibliothécaire l'aperçoit.

« Jean !

– Bonjour, Antonie.

– C'est impossible... Comment es-tu arrivé ici ?

– Une âme charitable m'a offert le voyage. Elle n'a pas survécu... »

L'étonnement d'Antonie se mua en colère. Une colère froide, concentrée, calculatrice.

« Toi qui te montrais autrefois si attentionné auprès des rêveurs, murmura la Bibliothécaire. Te voilà devenu un monstre....

– Je donne aux hommes l'opportunité de vivre leurs rêves dans la réalité, et tu oses me traiter de monstre ?

– Combien d'hommes as-tu assassinés, toi qui cherchais jadis à les faire rêver ?

– Aucun idéal ne s'accomplit sans sacrifice.

– Nul sacrifice n'est justifié par ton idéal. À travers leurs rêves, j'ai vu ce que tu as fait aux hommes. J'ai vu les guerres, les emprisonnements, les tortures au nom du Grand Progrès...

– As-tu remarqué la fin de l'injustice, de la misère, des inégalités ?

– J'ai vu mourir l'amour, la curiosité, le goût de l'aventure, la paix dans l'esprit des hommes. Leurs rêves sont fades, leur vie est dénuée de sens.

– Leur vie est devenue un rêve éveillé.

– Ils ne vivent plus. Leur corps végète pendant que leur âme s'éteint ; ceux qui voudraient se libérer périssent dans tes Centres d'Aptitude.

– La fin justifie les moyens.

– Que fais-tu ici ? Tu as semé la mort sur la Terre. Je ne peux pas te laisser repartir.

– Tu oublies la nouvelle Bibliothécaire. Que pensera Émilie de toi en voyant mon cadavre à tes pieds ? »

À la mention d'Émilie, les traits d'Antonie se contractèrent. Une aura d'énergie bleue enveloppa Jean, qui recula vers la porte de la Bibliothèque. Son apparente nonchalance disparut aussitôt ; des fluides sombres émanèrent de son corps et s'entremêlèrent au bleu. Il esquissa un pas vers la Bibliothécaire, sans parvenir à la faire faiblir. Ils s'affrontèrent de longues minutes ainsi, dans le silence le plus total, sans qu'aucun d'eux l'emporte sur l'autre.

Le combat sembla cesser d'un commun accord, aussi soudainement qu'il avait commencé.

« Je ne suis pas facile à vaincre », sourit Jean.

Antonie l'ignora.

« Tes caméras ont filmé Émilie alors qu'elle disparaissait du Centre, n'est-ce pas ? lança-t-elle. La seule victime à t'avoir échappé... Elle est hors de ta portée.

– Elle n'est encore qu'apprentie. Serait-elle si douée qu'elle maîtrise déjà l'écriture des rêves ?

– Elle en sait assez pour ne pas se laisser piéger par toi.

– Alors fais-moi pénétrer dans son rêve.

– Pourquoi désires-tu approcher mon apprentie ?

– Ton apprentie ? Ne serait-elle pas plutôt la mienne ?

– Tu n'es pas Bibliothécaire.

– Je suis allé plus loin que n'importe quel Bibliothécaire. Entrer dans les livres, vivre plusieurs vies, à quoi bon ? Pour un homme, les songes ne sont que d'éphémères souvenirs. Émilie, toi et moi sommes les seules personnes au monde à pouvoir nous incarner dans les rêves... Perdre la mémoire, encore et encore, nous oublier dans les êtres de papier jusqu'à être dépossédés de notre identité, quel privilège ! Les livres sont des illusions stériles ; ce que j'ai donné aux hommes est bien réel. Émilie le comprendra que tu le veuilles ou non. Je sais qu'elle est loin d'être prête... Mais si tu te sens capable de prendre le risque, allons rêver avec elle. Nous incarnerons deux personnages... Si tu me démasques, tu parviendras peut-être à me détruire. N'est-ce pas

cela que tu souhaites, Antonie ? N'est-ce pas cela que tu désires le plus ?

– Que comptes-tu faire avec Émilie ?

– Je ne cherche pas à la tuer. La Bibliothèque désignerait quelqu'un d'autre à sa place... Non, je veux seulement savoir de quel bois elle est faite. Je veux la connaître, m'assurer qu'elle suivra ma voie. La voie du véritable Bibliothécaire. »

Antonie jaugea Jean du regard. Un regard froid, calculateur, qui ne trahissait rien de ses réflexions vertigineuses. Le doute qu'elle dissimulait se métamorphosa en hypothèse, puis en certitude, avant de s'épanouir en décision. Lentement, elle conduisit son ancien apprenti parmi les âmes endormies.

Après d'interminables détours, ils parvinrent à une rêveuse différente des autres. Une jeune fille d'une quinzaine d'années, aux longs cheveux blond cendré et aux yeux bruns. Quelqu'un qui appartenait corps et âme à la Bibliothèque.

Alors qu'ils la rejoignaient, Émilie s'estompa. Il ne resta bientôt d'elle qu'un mince contour nacré, qui rappelait son existence et empêchait le livre de se refermer : elle venait de commencer à rêver. Sans un mot, Jean et Antonie s'inclinèrent au-dessus du livre.

Trois formes argentées se penchaient à présent au-dessus des mêmes pages.

Trois rêveurs, trois personnages.

II

Elle se tenait sur un immense pont de pierre, suspendu à une trentaine de mètres du sol. À ses pieds, une cour pavée bourdonnait de vie. Une épée à leur côté, la cape des hommes recouvrait une tunique et des collants chatoyants. Les femmes portaient des robes qui leur tombaient jusqu'aux pieds, leurs dentelles et rubans rivalisant de beauté.

Émilie avait un habit semblable au leur. Une robe bordeaux, et plusieurs jupons supportés par une armature métallique qui pesait lourdement sur ses hanches. Le vent caressait sa gorge décolletée. Ses longs cheveux formaient une couronne tressée, dont le poids engourdissait sa nuque.

Au-delà de la cour s'étendait une ville. Dômes d'or, fines tours de marbre rose, temples imposants, parfois assombris par le passage d'un nuage, tous les styles architecturaux semblaient s'être réunis au même endroit. Des ponts épars dessinaient les anneaux d'un fleuve serpentin. Les arbres paraissaient des champignons verts au milieu des toits. Dans le lointain, des monts ardoise marquaient les limites de la cité de Corasone.

À côté d'Émilie, une tour immense montait vers le ciel. Son poids se répartissait entre six arches blanches qui reliaient entre

elles les deux parties d'un château. Cette remarquable fleur minérale donnait l'impression de flotter entre les quatre tourelles aux extrémités des ailes du palais.

« Votre Altesse, une grave nouvelle vient de nous parvenir. Le roi votre père a succombé à ses blessures suite à la dernière bataille contre le royaume d'Abyss.

– Il est... mort ?

– Oui. Je sais quelle doit être votre douleur, et je m'en veux de vous presser mais... Si nous n'agissons pas, nous perdrons la guerre. Le maréchal Raphaël de Quéribus a été fait prisonnier par le roi d'Abyss, notre armée est au bord de la déroute. Les pairs d'Alma se réunissent en ce moment même pour organiser les préparatifs de votre mariage avec le marquis de Belladone... Je vous en prie, Altesse, venez avec moi, vous signerez les papiers nécessaires.

– Je vous suis. »

Émilie ne savait pas quoi penser. Son père décédé lui semblait aussi lointain qu'un fantôme. Sa mort ne lui causait aucune tristesse. Quant à son mariage, pourquoi avait-elle l'impression d'en entendre parler pour la première fois ? Pourquoi ne connaissait-elle pas le visage de ce marquis à qui elle était promise ? Elle était donc princesse ? Mais son enfance, et tous ces souvenirs qui se bouscuaient en elle, des événements qui n'auraient jamais pu arriver dans un endroit comme celui où elle se trouvait...

L'homme qui était venu la chercher avait les yeux bleus et des cheveux gris noués en queue de cheval. Par-dessus sa chemise blanche, il portait un veston rouge sombre assorti à un pantalon et des bas clairs. Cet habit et son propre costume paraissaient si incongrus à Émilie... Elle hésitait à demander son nom à l'inconnu. Que penserait-il d'elle ? Se rendrait-il compte qu'elle n'était pas princesse ?

Cependant, alors qu'elle avançait, sa mémoire lui dévoilait une autre vie. Était-ce elle, cette fillette solitaire qui jouait dans une chambre richement meublée ? Cette femme souriante, s'agissait-il de sa nourrice ? Cet homme austère qui venait la voir une fois la semaine, paré de vêtements magnifiques, serait-ce son père ? Et

ces leçons d'histoire, de géographie, de lecture, d'écriture, de musique, de dessin, de danse, de maintien, de broderie, qui les lui avait données ? Comment savait-elle qu'en cet instant, il convenait de se taire ? Le nom de son guide... Le comte de Ravine, cela lui revenait. Elle se rappelait le visage du marquis de Belladone... Fiancés, ils l'étaient depuis toujours. Oui, elle se souvenait, à présent. Elle était Émilie, la princesse d'Alma, l'héritière d'un royaume immense. Le marquis de Belladone, favori du roi Arès qui aurait voulu avoir un fils, n'avait pas laissé passer une seule occasion de lui faire sentir son infériorité, à elle, l'indésirable. Adulte, il la considérait comme sa propriété. Arrivé à la Cour enfant, Lionel de Belladone accompagnait le roi Arès dans toutes ses campagnes ; celle contre Abyss devait conclure une longue suite de victoires et se clore par leur mariage. Mais le conflit s'éternisait. Les combats duraient depuis plusieurs années, Abyss déployait des ressources insoupçonnées. Le décès du roi représentait une catastrophe...

Son entrée dans la salle des pairs interrompit le flot de souvenirs d'Émilie. Le comte prit sa place parmi les vassaux ; tous les regards convergèrent vers elle.

« Monsieur de Ravine vient de m'informer de la mort du roi mon père. Il m'a également fait part de la nécessité qui pressait mon mariage avec le marquis de Belladone. Messieurs, je vous écoute. »

Émilie ne comprenait pas. Les mots sortaient bien de sa bouche. Pourtant, elle n'avait pas ce vocabulaire, cette manière de tourner les phrases dans son esprit. Elle ne connaissait pas les hommes réunis autour d'elle, n'avait aucun contrôle sur la situation...

« Votre Altesse, répondit l'un des pairs, nous venons de recevoir les émissaires du roi d'Abyss. D'après eux, le décès du roi votre père est un accident.

– Le roi a été blessé au combat, intervint un autre pair. Sa santé s'améliorait au soir, quand on l'a trouvé mort au matin. Tous les soupçons sont permis.

– Que proposent les émissaires d'Abyss ? »

Quelle sensation étrange ! Émilie parlait, mais ce n'était pas elle. Elle n'avait plus aucun contrôle sur son corps ; ses pensées mêmes ne lui appartenaient plus. Elle se remémorait son père. Ses visites trop rares, la sécheresse de leurs rapports, son regard illuminé en présence du jeune marquis de Belladone. Lionel... Elle le connaissait à peine. Elle se révoltait à l'idée de l'épouser... Sa loyauté de principe envers son père défunt le disputait à l'allégresse de son cœur libéré.

« Votre Altesse, le roi d'Abyss demande votre main. Dans l'attente de plus amples négociations, il nous propose une trêve ; ses ambassadeurs sont en route.

– Restons prudents, Monsieur de Salmonel. Une telle alliance pourrait conduire à l'annexion d'Alma : nous devrions attendre le retour de Monsieur de Belladone avant de nous prononcer.

– Vous parlez avec pondération, comme toujours, Monsieur d'Orcival... »

Marquis de Salmonel. Duc d'Orcival. Le nom de ses vassaux revenait à Émilie. Cette demande en mariage du roi d'Abyss... Elle tenait trop à sa liberté pour la compromettre si tôt. Elle aurait voulu avoir le temps de réfléchir à sa décision. Le temps... Une trêve...

« Messieurs, paix, je vous prie. La disparition du roi doit éteindre toute dispute entre vous.

– Votre Altesse, répondit le marquis de Salmonel, vous n'ignorez pas que le roi votre père était, au-delà de mon maître, un ami précieux, et son décès...

– Faites savoir aux émissaires du roi d'Abyss que nous attendons ses ambassadeurs. Je recevrai le marquis de Belladone à son arrivée. »

Les vassaux d'Émilie la regardaient comme s'ils la voyaient pour la première fois. Ils cherchaient en vain la jeune fille soumise et silencieuse qu'elle avait prétendu être pendant des années : cette princesse était devenue une future reine... Elle s'était métamorphosée quelques instants plus tôt, sous les yeux du comte de Ravine, à l'annonce de la mort de son père.

Tout arrivait si vite ! Une joie étrangère l'envahissait à l'idée d'annuler son mariage avec le marquis de Belladone. Ce sentiment

se juxtaposait aux souvenirs confus d'un lieu empli de livres ; elle évoluait dans un monde inconnu que ses pensées lui dévoilaient par rafales. Comme si elle renaissait à une autre personnalité, qui l'attirait irrésistiblement vers cet ailleurs où elle devait tout réapprendre.

Lionel de Belladone était le fils du duc de Caracol. Le duché de Caracol, dirigé depuis plusieurs générations par la même famille, égalait en puissance le domaine royal, dont Corasone était la capitale. Le roi Arès était déterminé à s'allier cette dangereuse puissance : le mariage de sa fille avec l'héritier du duc fournissait l'occasion idéale.

Alma se composait de treize domaines, représentés chacun par un pair, vassal du roi. Autour de ce pays se trouvaient Zénit, Abyss et Promété. Tout au sud d'Alma s'étendait l'océan. La longue chaîne des montagnes de Cyan délimitait la frontière nord-ouest ; derrière se déployaient le royaume de Palatine et la République d'Outremont.

Le grand-père d'Émilie avait annexé le comté de Négosse. Son fils Arès, après avoir agrandi son royaume jusqu'aux montagnes de Cyan, avait revendiqué les terres d'Abyss, dont le roi venait de mourir. Au nom d'une antique alliance matrimoniale entre les deux pays, le roi Arès s'était lancé dans une guerre sans fin contre le fils du défunt monarque. Qui pouvait blâmer ce prince d'avoir défendu ses frontières ?

Mais le roi d'Abyss avait demandé sa main. Pourquoi ne s'était-il pas contenté de mettre fin au conflit ? Peut-être ressemblait-il au roi Arès, avide de gloire et de conquêtes... Ou au marquis de Belladone, qui se comportait comme si Alma lui appartenait déjà.

Non ! Émilie ne voulait pas être reine. Elle se souvenait de certaines choses, d'actes accomplis par le passé, lointains comme dans une autre vie, qui la dégageaient de toute responsabilité. Des mots qui luttaient pour ne pas être oubliés, des pouvoirs plus grands que n'importe quel homme.

Les sirènes, Avalon, les fées... Ne les confondait-elle pas avec les légendes de son enfance ? Que dire alors de ces amis qu'elle s'étonnait de ne pas avoir à ses côtés, Cosme, Narga, Italy, Lilas ?

Les Clandestins... Qui étaient-ils ? D'où lui venaient ces images d'immeubles géants, de bateaux, d'avions, de perles noires, d'écrans colorés et immatériels ?

Une partie d'elle ne voulait pas comprendre, cherchait à écarter cette situation inexplicable. La magie, la science de l'inexplicable... Non. La magie n'existe que dans les contes. Tu as grandi ici, au palais de Corasone, et tu n'en es jamais sortie.



Fascinée par son quotidien, Émilie se laissa happer par la succession des jours. Les repas, l'architecture, la peinture, les vêtements, tout son environnement l'intéressait, du plus insignifiant au plus grandiose. Curieuse de tout, elle ne se sentait jamais autant elle-même qu'en observant. Dès qu'elle parlait, elle devenait une autre, autoritaire, habituée à être obéie, au fait de toutes les manigances politiques qui l'entouraient. Une autre, une étrangère, qui possédait son corps et partageait ses souvenirs avec elle, décidait de ses occupations, préparait l'arrivée des ambassadeurs d'Abyss et reçut, au jour dit, Lionel de Belladone.

Les cheveux noirs noués en queue de cheval, les yeux bleu nuit et les lèvres fines, le marquis avait les traits crispés par la colère.

« Altesse, je vous prie d'accepter mes condoléances. La mort du roi votre père représente une perte terrible.

– Il vous aimait comme un fils. »

Le marquis lui jeta un regard glacial. Il savait ce qu'elle avait décidé : le ton de sa voix, sa raideur, toute son attitude le criait.

« Je suis revenu le plus vite possible, reprit-il. Pour conclure notre mariage et diriger l'armée sans que ma légitimité soit remise en cause. »

Émilie ne répondit pas.

« J'ai appris que vous alliez recevoir les ambassadeurs du roi d'Abyss.

– En effet.

– Comptez-vous épouser le roi ?

– J'ai accepté une trêve dont les conditions demeurent à déterminer.

– Que faites-vous de la promesse de mariage signée par votre père ? »

Le duc avait haussé le ton ; la retenue d'Émilie vola en morceaux.

« Mon père a donné sa parole ; vous n'avez jamais eu la mienne.

– Une femme doit savoir rester à sa place...

– Une princesse est en droit de négocier son mariage.

– Vous m'étiez fiancée !

– J'ai le droit de choisir ! »

Les poings du marquis de Belladone se contractèrent.

« J'exige que vous m'épousiez.

– Vous exigez, Monsieur ?

– Comment pouvez-vous songer à accepter le roi d'Abyss, l'assassin du roi Arès ? Ce lâche a fait empoisonner votre père...

– Je n'ignore pas cette version de l'histoire. Je vous répète que les actes et les paroles du roi Arès ne m'engagent à rien : je me suis déliée de ses promesses.

– Si tous les pairs procédaient comme vous, demain Alma n'existerait plus.

– Leur servitude est consentie. Je ne demande qu'à avoir le choix, Monsieur de Belladone. »

Émilie et le marquis échangèrent un regard noir.

« Gardez-vous des jugements hâtifs. Je ne suis pas encore mariée au roi d'Abyss ; je n'exclus pas de m'allier avec vous. Reprenez votre place parmi les pairs : vous aurez voix aux négociations avec les ambassadeurs. »

La colère du marquis s'entremêla de surprise. À l'évidence, il ne s'attendait pas à ce revirement, et cherchait à déterminer si Émilie lui mentait. L'espoir qu'elle lui laissait était trop beau pour risquer une rupture définitive...

« Très bien, s'inclina-t-il. Nul pair ne défendra les droits d'Alma avec plus de ferveur que moi. »

Émilie serra les dents. Ce compromis fragile valait mieux qu'une guerre ouverte.

Le combat le plus difficile commença le jour de l'arrivée des ambassadeurs abyssins.

L'offre de leur roi était simple : la trêve serait actée si Émilie acceptait de lui donner sa main. En signant le contrat de mariage, elle obtiendrait la libération du marquis de Quéribus et conserverait l'intégralité de ses terres, à la seule condition que son époux règne sur Alma avec elle.

La proposition du roi d'Abyss divisait les pairs. Le marquis de Belladone s'y opposait farouchement, rejoint par le marquis d'Albigeois, le duc d'Orcival, le comte de Brisevan et le comte de Ravine : trop de doutes entouraient la mort du roi Arès, un mariage avec le roi revenait à une annexion d'Alma par Abyss, l'alliance avec Caracol devait être maintenue pour renforcer l'unité du pays. À l'inverse, le marquis de Salmonel, le comte d'Échaufouré et le marquis de Billentet pressaient Émilie d'accepter : la guerre avait causé trop de ravages, il fallait s'allier la puissance d'Abyss et mettre un terme définitif au conflit en créant un nouvel empire. Incapables de prendre une décision, le duc de Malraison, le vicomte de Chalan, le duc de Fourcaré et le comte de Négosse ne savaient à qui donner leur faveur.

Émilie laissa volontairement la discussion durer, s'envenimer, s'accélérer, s'apaiser, jusqu'à ce que les vassaux de chaque parti soient à court d'arguments.

« Messieurs, je vous remercie de m'avoir fait part de vos opinions. À la paix vous opposez l'annexion ; la guerre nous oblige à lever des impôts que les corporations verront d'un mauvais œil. Nulle solution ne vous satisfait : voici donc une troisième option. Maintenons la trêve avec le royaume d'Abyss et invitons le roi à mon couronnement. Allons plus loin : ouvrons nos frontières, nouons de nouvelles alliances. Que le prince de Zénit et l'empereur de Promété soient conviés à cet événement. Le choix de mon mari viendra plus tard : la présence du roi d'Abyss à Corasone nous assurera quelques mois de paix. »

Colère et stupéfaction se répandirent parmi les pairs. Être reine et être libre, cela représenterait un état de fait sans précédent.

« Le roi d'Abyss pourrait considérer ce couronnement comme un affront, protesta le marquis de Billentet. En devenant reine maintenant, vous laissez ouverte la possibilité de régner sans votre époux... Cela ne s'est jamais vu.

– Votre Altesse, demanda le marquis de Salmonel, envisagez-vous réellement de refuser la proposition du roi d’Abyss ? Vous mettriez tout le royaume en péril.

– Je souhaite connaître le roi d’Abyss avant de me prononcer, répondit Émilie. Zénit et Promété ont également des avantages à offrir.

– Qu’en savez-vous ? lança le marquis de Belladone. Leurs frontières sont tellement fermées que je les crois fort capables de renvoyer nos émissaires sans même les avoir écoutés.

– N’ayez crainte, Monsieur de Belladone. Si Zénit et Promété restent sourds à mon invitation, et si l’union avec Abyss s’avère trop déplaisante, je pourrais encore m’associer avec Caracol. »

Surpris par cet aveu officiel, le marquis ne répondit pas.

« Nos frontières évoluent sans cesse, pourquoi s’interdire d’innover ? souligna le duc d’Orcival. Nouons des alliances avec Zénit et Promété, dissuadons le roi d’Abyss de poursuivre la guerre.

– Comment s’assurer que le roi ne les retournera pas contre nous ? observa le duc de Malraison.

– Chacun de ces princes a tout intérêt à se joindre à Alma, rappela le comte de Brisevan. Notre territoire est plus vaste qu’aucun de leur pays.

– Tel est aussi mon avis, renchérit le comte de Ravine. Quoi de mieux pour renforcer la souveraineté d’Alma que de marquer la singularité de notre royauté, en couronnant la princesse ? Ainsi son choix ne passera pas pour une annexion par l’un de nos voisins.

– Et si le roi d’Abyss ouvre les hostilités avant la fin de la trêve ? souleva le marquis de Billentet.

– Le roi ne reprendra pas la guerre tant qu’il sera notre invité, intervint le comte de Ravine. La trêve tiendra : ce qui s’ensuit ne dépend que de nous.

– Notre future reine n’exclut pas de s’allier avec moi, rappela le marquis de Belladone. Je ne doute pas qu’après avoir rencontré le roi d’Abyss, le prince de Zénit et l’empereur de Promété, elle fasse le seul choix qui s’impose pour le bien d’Alma.

– Et si ce choix ne se porte pas sur vous ? ironisa le duc de Fourcaré.

– Je me soumettrai à la décision de la reine. »

Beaucoup de vassaux semblaient dubitatifs quant à la bonne foi du marquis. Désireux de saisir la chance que lui laissait Émilie, et manifestement persuadé de soutenir la comparaison face aux monarques étrangers, il mit toute son énergie à convaincre les pairs d'accepter cette proposition inédite.

À la suite d'après discussions, les vassaux cédèrent : Émilie serait couronnée en présence des souverains d'Abyss, de Zénit et de Promété, et choisirait l'époux qui lui conviendrait le mieux.

Armés de cette contre-proposition, les ambassadeurs d'Abyss quittèrent Corasone accompagnés par les émissaires d'Alma.

Après leur départ, on procéda à l'inhumation du roi Arès.



Le corps du roi fut ramené dans un carrosse escorté par dix cavaliers. Nettoyé, embaumé, on parvenait encore à écarter de lui l'odeur de la mort. La Cour fut autorisée à se recueillir auprès de lui pendant une journée.

Émilie dut veiller son père jusqu'à l'aube, en compagnie du marquis de Belladone. Durant cette nuit interminable, celui-ci ne détourna pas une seule fois les yeux de cet homme, qu'il aimait plus que sa propre famille.

Émilie regarda le cadavre avec curiosité. Une partie d'elle ne connaissait pas le roi Arès. Dans le silence nocturne, elle luttait pour ne pas se laisser envahir par l'aversion de la présence étrangère. Elle était Émilie, orpheline depuis l'âge de quatre ans... Non. Elle allait bientôt régner sur Alma. Le corps était bien celui de son père, un homme qui l'estimait moins qu'un cheval, et s'intéressait davantage au bien-être de ses chiens qu'au bonheur de sa fille. Mais elle se sentait incapable de haïr ce cadavre...

En observant le marquis de Belladone à la dérobee, elle se fit la même réflexion. Un fragment de son cœur lui en voulait encore ; lors de leur rencontre, il s'était montré si autoritaire qu'elle avait cédé à la colère. Suite à la rupture de leurs fiançailles,

cet instinct l'abandonnait. La liberté lui revenait et avec elle l'envie de voir le monde. Une sensation qu'elle n'éprouvait plus depuis... Depuis l'annonce de la mort du roi Arès.

Émilie quitta la pièce dès les premières rougeurs de l'aube. Le marquis de Belladone l'ignora ; la veillée funèbre s'acheva sans qu'ils aient échangé un seul mot.

Le roi Arès fut inhumé au milieu de l'après-midi, sur l'île qu'entouraient les jardins royaux. Si des arbres centenaires et des sculptures de marbre ornaient les chemins, le lac était le véritable joyau des jardins. En son centre, une île parfaitement ronde abritait un temple de pierre, qui se devinait derrière le feuillage mordoré des chênes, des tilleuls et des platanes. Arc brun assorti aux ocres de l'automne, la courbe élégante d'un pont de bois reliait l'île aux jardins.

Le temple était à la fois le tombeau des rois et le lieu de célébration du croyantisme, confession dominante à Alma. Afin de faciliter l'annexion des provinces voisines, la famille royale avait désolidarisé la religion du pouvoir des générations avant Émilie. Croyantins modérés, les rois construisaient des temples et donnaient des offrandes ; les autres cultes s'épanouissaient sans être inquiétés, moyennant un impôt supplémentaire. Le panthéon croyantin comptait dix dieux : les plus importants étaient Coros, divinité du ciel, et Urse, la force guerrière. Le déisme se contentait d'une seule entité, Deus, qui existait aussi dans le théisme sous le nom de To. Quoique minces, les différences entre ces deux religions avaient jeté leurs fidèles dans d'innombrables luttes fratricides, auxquelles le croyantisme tolérant d'Alma était parvenu à mettre un terme.

Émilie avançait en tête de la procession funéraire. Elle avait décidé de tout avec ses vassaux : les porteurs, le placement des nobles dans les rangs, le tombeau prévu pour le monarque... Elle aurait voulu parler librement devant la Cour, mais fut une fois de plus contrainte de prononcer d'autres mots, des mots convenus, qu'elle ânonna, guidée par le prêcheur croyantin qui menait la cérémonie.

Les drapeaux tenus par les gardes représentaient le blason de sa famille : un homme encadré par deux épées aussi hautes que

lui, silhouette jaune sur fond violet, à la symbolique on ne peut plus claire. Une vague de mépris envers Arès parcourut Émilie. Cet homme aurait pu faire le bien, au lieu de quoi il avait préféré consacrer son existence à la guerre...

Quand le rite fut achevé, Émilie et ses vassaux suivirent les porteurs à l'intérieur du temple. Intégralement recouverts de fines gravures colorées, qui figuraient l'histoire d'Alma, des piliers de granit soutenaient son toit de marbre. Les porteurs déposèrent le cadavre d'Arès dans le cercueil de porphyre qui lui était réservé. Un gisant au bouclier orné de ses emblèmes refermait sa tombe ; le bas-relief sculpté montrait ses victoires. Au-dessus de chaque scène était écrite la devise d'Alma : « À cœur vaillant, rien d'impossible. »

Au bout de quelques minutes, Émilie réalisa que la présence étrangère ne l'obligeait plus à rester devant la sépulture du roi Arès. Elle était libre ! Ses bras, ses mains, ses pieds lui obéissaient ; alors qu'elle gagnait la solitude des jardins, il lui sembla voler tant elle se sentait légère.

L'après-midi touchait à sa fin. La douceur du crépuscule automnal illuminait les arbres et les pavés blancs. Émilie se délectait du moindre souffle d'air, de chaque son, de chaque odeur. Un cheval de marbre l'attira hors du sentier. L'un de ses antérieurs relevé, son port de tête altier, sa crinière agitée par un zéphyr imaginaire, des taches de soleil parsemaient sa robe immaculée. Émilie rêva de l'enfourcher et de partir, loin...

Le bruissement du vent lui fit lever les yeux. Elle se tenait sous un chêne pluriséculaire, dont les branches s'étendaient sur plusieurs mètres de long. Ses feuilles envahissaient la pelouse, flocons d'or sur tapis d'émeraude. La brise et la lumière jouaient dans ses frondaisons. Souvenir oublié qui refaisait surface... Dans cette autre vie, hors d'Alma, Émilie s'était déjà émerveillée devant cette vision. Elle y avait trouvé la paix. Et après...

Elle devait regagner l'île. De nouveau, son corps ne lui appartenait plus. Au moment où elle arrivait devant le temple, le marquis de Belladone en émergea.

« Votre Altesse, » dit-il en s'inclinant.

Émilie attendit que les mots sortent de sa bouche, mais rien ne vint. Elle devait parler... Elle pouvait enfin s'exprimer comme elle l'entendait.

« Monsieur de Belladone, sommes-nous condamnés à nous affronter pour le restant de nos jours ? »

Le marquis écarquilla les yeux.

« L'amour que vous portiez au roi révèle une belle nature. Je ne suis pas votre ennemie : en dépit de nos divergences, nous avons tous les deux à cœur de servir Alma. Par amour pour elle, restez-moi fidèle.

– Ma famille est depuis longtemps alliée de Corasone, répondit le marquis. Ma cousine, qui est parfaitement formée aux usages de votre rang, serait ravie de vous le montrer. »

À peine affranchie, Émilie éprouvait une difficulté croissante à imposer ses mots. Contrainte d'abandonner de nouveau la parole à une force étrangère, elle résista assez pour ajouter une question à sa réplique.

« Je serai honorée d'avoir votre cousine pour dame de compagnie. Quel est son nom ?

– Céleste. Elle est l'épouse du marquis d'Arrimande. »

Céleste d'Arrimande... Serait-elle aussi ambitieuse que son cousin ?

Le marquis offrit de la raccompagner au château ; Émilie accepta en souriant le bras qu'il lui présentait. Quelle étrange coutume de marcher en se tenant ainsi... Étrange et agréable.



« Votre Altesse, vous avez en peu de mots fait bruire la Cour de plus de fureur que les combats de votre père.

– Je crains que ce ne soit l'accueil réservé à tous les annonceurs du changement.

– Vous êtes plus qu'une simple messagère : vous incarnez le changement ! Tout Corasone est suspendu à vos lèvres. Il faut voir comme vos courtisans vous redécouvrent : certaines de leurs suppositions sont fort divertissantes ! »

Émilie avait rencontré Madame d'Arrimande dans les appartements du marquis de Belladone. Les yeux bleus et rieurs, les cheveux d'un noir de jais, elles avaient sympathisé dès les premiers mots.

Vive et pleine d'humour, la cousine du marquis ne craignait pas de railler l'hypocrisie qui régnait à la Cour. Au près d'elle, Émilie se sentait merveilleusement libre. Elle pouvait dire ce qu'elle voulait, aller où bon lui semblait. La présence étrangère s'attachait au respect de l'étiquette : elle obligeait Émilie à parler dans une langue soutenue, lui interdisant de se faire appeler par son prénom ou tutoyer. Elle la laissait s'imprégner de son monde en lui évitant les faux pas, transformant peu à peu leur cohabitation forcée en complicité. Tout en redevenant elle-même, Émilie s'habitua à cette autre vie, alors que de nouveaux intérêts s'éveillaient en elle.

« Poursuivez, je vous en conjure, répondit Émilie en riant. Que dit-on de moi dans les alcôves ?

– L'on murmure que vous entretenez une correspondance secrète avec le roi d'Abyss, le prince de Zénit et l'empereur de Promété, et que vous êtes une femme perdue. Quand on ne vous reproche pas d'être corrompue de mœurs, on s'interroge et l'on se demande si vous ne seriez pas un homme... Enfin, le vicomte de Chalan craint que le deuil de votre père ait déclenché en vous quelque crise d'hystérie. Il s'alarme tant de votre métamorphose qu'il est allé consulter les astrologues sur votre compte ! Il a vu ses pires inquiétudes confirmées lorsqu'il vous a entendue louer les mérites de la sole durant le déjeuner d'hier, puisque depuis toujours vous présentiez le cerf comme votre plat préféré.

– Je comprends mieux son attitude durant le dernier conseil ! s'esclaffa Émilie. Quand j'ai annoncé que je m'entretiendrais en personne avec le roi d'Abyss après mon couronnement, il est devenu pâle comme un linge.

– Votre ambassadeur est donc enfin revenu de Promété ?

– Oui, et c'est une victoire. Le roi d'Abyss, le prince de Zénit et l'empereur de Promété acceptent tous trois d'être présents à mon sacre : la négociation de la trêve avec Abyss se fera immédiatement après.

– Le roi d’Abyss nous présentera sa sœur, à ce que j’ai entendu ?

– En effet. L’empereur sera accompagné par une dame de qualité, tandis que le prince de Zénit viendra seul. »

Comme beaucoup, Céleste tentait de s’imaginer l’apparence des monarques étrangers, dont deux sortaient pour la première fois de leur pays. Les descriptions qu’en avaient fait les ambassadeurs laissaient voix aux plus folles rumeurs.

« La porte de Zénit nous est pourtant restée fermée, commenta Émilie. Notre émissaire est demeuré dans la muraille des monts Ménid sans voir le prince : tout s’est joué par courrier.

– Malgré cela, Monsieur de Négosse colporte auprès de qui veut l’entendre l’ancienne légende zénitienne du prince descendant des quatre grands dragons créateurs du monde. Cela a beaucoup amusé Monsieur d’Orcival...

– Au moins, il sait en rire ! Il n’est pas comme Monsieur de Ravine, qui envisage le pire chez chacun de mes invités. À l’en croire, le roi d’Abyss serait un conquérant avide de gloire, le prince de Zénit un vieillard confit en dévotion et l’empereur de Promété un sauvage des îles n’ayant pas le sens des réalités.

– Au moins, il est honnête... À la différence du duc de Malraison. Lui ne dit mot et cache fort bien le fond d’une pensée qu’il prétend ne pas avoir.

– C’est l’homme le plus secret qu’il m’ait été donné de rencontrer, soupira Émilie. Heureusement, mes autres vassaux ont des caractères plus ouverts... Il est assez difficile de contenter tout le monde sans que chacun s’avise de dissimuler sa véritable opinion !

– Même si le comte de Ravine désapprouve l’arrivée des princes étrangers, vous pouvez compter sur son soutien. Il s’entend fort bien avec le duc d’Orcival et le marquis d’Albigeois, qui sont réputés pour leur droiture. »

Émilie peinait encore à assimiler toutes les connaissances que lui distillait son passé sur les pairs d’Alma et l’état de leurs provinces. Quand on mentionnait devant elle un nom à l’improviste, il lui fallait souvent quelques secondes pour faire le tri dans ses souvenirs : il lui était interdit de répondre en ignorante.

« J’apprécie le marquis d’Albigeois. Il est discret mais parle toujours à propos, et fait preuve de beaucoup de sagesse dans toutes ses suggestions.

– À ce que j’ai entendu dire, la lignée d’Albigeois est l’une des plus contrastées qui soient, commenta Céleste. Les héros dispendieux y côtoient les irréductibles belliqueux, et les avars rachitiques figurent à côté des lâches généreux. Le marquis a bien su tirer son épingle du jeu : il en est quitte pour une grande noblesse d’âme, jointe à un certain mépris des arts de la guerre. Il aime l’intelligence et l’innovation, se montre juste envers ses sujets et s’abstient de lutter contre des mentalités trop bornées.

– On ne pourrait imaginer personnage plus opposé à Monsieur de Salmonel...

– Sournois, veule, fier, appréciant les femmes, je ne connais rien de plus détestable que cet homme !

– Il m’a déplu dès le premier Conseil. Je ne conçois pas que mon père s’en soit fait un allié !

– Il a sans doute préféré l’avoir à la Cour pour le surveiller, plutôt que de le laisser fomenter des complots dans sa province. Et regardez Monsieur de Brisevan : on n’aurait pu imaginer caractères plus différents que le comte et le roi Arès ! Pourtant, ils se sont fort bien compris, et Monsieur de Brisevan a donné au roi son plus brillant stratège...

– Le marquis de Quéribus.

– Pensez-vous parvenir à le faire libérer ?

– La rançon qu’en demande le roi d’Abyss est trop élevée. J’aviserai pendant les négociations du traité de paix...

– Le maréchal est très regretté de vos pairs. En dépit de leur drôlerie, vous devez vous garder d’alimenter les rumeurs qui circulent à votre sujet... Votre position est aussi fragile que révolutionnaire. »



Les jours devinrent des semaines, les conversations avec Céleste alternaient avec les confrontations du Conseil des pairs, et

le temps porta soudain Émilie au jour prévu pour l'arrivée du roi d'Abyss.

Elle l'attendait sous la flèche d'or de Corasone. Vus d'en bas, les ponts de pierre ressemblaient à s'y méprendre aux pétales d'une fleur architecturale. Cette tour dressée vers le ciel, touchant à peine le sol, défiait la logique. De part et d'autre se déployaient les ailes du château... Et en face, l'équipage du roi d'Abyss.

De superbes chevaux ouvraient une procession d'éléphants dont le plus chamarré portait le palanquin royal. Bleu, jaune, rouge, orange, pourpre, les couleurs se mêlaient en des motifs complexes peints sur l'ensemble du corps des pachydermes. De lourdes parures chargées d'or, de nacre et de pierres précieuses tombaient sur le front et les flancs de celui sur lequel se tenait le roi.

Celui-ci descendit de sa monture et s'avança d'un pas assuré, le sourire aux lèvres. Il avait les yeux d'un vert hypnotisant. Son turban, surmonté d'un joyau en forme d'étoile, ne masquait pas complètement ses cheveux blonds. Sa peau d'un blanc rosé s'accordait aux colliers de perles qui recouvraient son cou et ses épaules, laissant à peine voir son manteau que resserrait une ceinture ornée d'un poignard. De l'or, de l'or à ne plus savoir qu'en faire, la parure d'Armand Alexandre Auguste Constantin, roi d'Abyss, resplendissait jusqu'à ses babouches.

L'habit de la princesse d'Abyss, Madeleine, n'était pas moins riche que celui de son frère. Son sari somptueux jouait avec la lumière ; des guirlandes de pierres précieuses ornaient ses innombrables boucles brunes. Avec ses lèvres minces et le volume de ses cheveux, elle aurait pu être belle si ses yeux noirs n'avaient pas été profondément enfoncés dans leurs orbites. Cette particularité frappa Émilie, ainsi que la fierté qui émanait de toute sa personne.

Les salutations d'usage furent échangées. À nouveau privée de contrôle sur le moindre de ses gestes, Émilie ne retrouva pas sa liberté de parole avant le dîner, qui se déroulait dans le salon des asphodèles. Sur les murs de cette enfilade de quatre pièces en carré, des asphodèles, dont les pétales blancs s'entrelaçaient avec des aiguilles, fleurissaient sur des tiges d'un vert idéal. Dans

chaque salle, un sol de mosaïque représentait une scène mythologique.

Cerf, saumon, chevreuil, sanglier, sole, rôti, mijoté, tartare, carpaccio, les assiettes arrivaient toutes faites devant chaque convive, se succédant comme dans une danse pour déployer toute la richesse des saveurs d'Alma.

La conversation du roi d'Abyss s'avéra pleine de charme : il complimentait tout ce qu'il voyait et multipliait les mots d'esprit.

« Votre Altesse, je suis infiniment séduit par l'architecture de votre palais. La fleur en est-elle le motif dominant ?

– Oui. Il est de tradition dans notre famille d'associer chaque femme de la maison à une fleur ; Corasone est le jardin où elles s'épanouissent.

– Quelle est la fleur qui vous revient ?

– Le lys. »

Cette réponse ne sembla pas surprendre son interlocuteur, mais éveilla en Émilie une émotion imprévue. Encore un de ces souvenirs inexplicables... Émilie craignait ce qui se produirait si elle parvenait à percer ce secret. Elle ne voulait pas, elle ne devait surtout pas savoir...

Lorsque le dîner fut terminé, le roi demanda à visiter le salon des lys.

Cette fleur se trouvait mise à l'honneur dans la tour nord-est. Tous les couloirs qu'ils parcoururent pour s'y rendre étaient ornés de fleurs. Au sol, les tapis reprenaient chacun un motif floral : jasmin, lotus, tulipe, orchidée, coquelicot. Au plafond, plusieurs centaines de caissons carrés, d'un bois sombre au cadre argenté : à l'intérieur de chacun, une fleur peinte.

Agencés d'une manière similaire au salon des asphodèles, les murs vermillon du salon des lys étaient recouverts de lys immaculés au cœur d'or. Le blanc des fleurs géantes dominait, rendant les pièces plus lumineuses.

« Cette omniprésence végétale est assez originale, commenta la princesse d'Abyss.

– Trouvez-vous le palais de Corasone à votre goût ? demanda Céleste.

– Ses attraits, quoique réels, restent fort inférieurs à ceux des châteaux abyssins. Vos artistes ont la main plus lourde que les nôtres ; si la paix entre nos deux pays se concrétise, vous aurez tout intérêt à les envoyer se former dans notre Académie. »

Céleste ne répondit pas. Émilie se retint de sourire : l'attitude hautaine et légèrement méprisante de la sœur du roi était aux antipodes du caractère de sa dame de compagnie...

Alors que la visite s'achevait, le moment vint pour la princesse d'Alma de s'entretenir seule avec le roi d'Abyss.

« Votre Majesté, nos deux pays se sont affrontés à tort, déclara Émilie. J'espère que ce jour marquera l'avènement d'une amitié aussi pérenne que la guerre fut constante. »

Non ! Les mots n'étaient pas les siens. Pourquoi ? Combien de temps encore serait-elle ainsi contrainte ?

« Je partage le même espoir que vous, répondit le roi d'Abyss. Je sais que ce n'est ni le lieu ni l'heure, mais je doute que ce le soit jamais ; ma conscience est trop lourde pour porter ce fardeau plus longtemps. Je vous présente mes plus sincères condoléances pour la disparition du roi votre père.

– Je vous pardonne de bon cœur. La mort est fille de la guerre, le roi Arès ne l'ignorait pas. Il était l'agresseur et non l'agressé...

– Votre bonté me fait trop d'honneur. »

Le roi plongea ses yeux dans ceux d'Émilie. Ce vert intense, ce sérieux, la beauté de ce visage ne la laissaient pas indifférente.

« Pourquoi avoir convié le prince de Zénit et l'empereur de Promété à votre couronnement ?

– Il n'est pas aisé de devenir la première reine d'Alma. Certains de mes vassaux grondent ; l'annulation de mes fiançailles avec le marquis de Belladone fragilise une alliance essentielle à l'unité de mon pays. L'ouverture des frontières et le développement du commerce sont indispensables au maintien de la paix. Je veux faire d'Alma une passerelle entre les civilisations.

– Que pensent vos pairs de cette situation ?

– Ils me recommandent de refuser tout compromis avec vous tant que Monsieur de Quéribus sera votre prisonnier.

– Vous avez décliné ma demande en mariage. Vos vassaux devraient être heureux que je n’aie pas rompu la trêve... Acceptez ma proposition et Monsieur de Quéribus sera libre.

– Nous pourrions commencer par signer un traité de paix.

– Je doute que vous puissiez satisfaire mes exigences.

– Je vous prouverai le contraire. Je vous prie seulement de patienter jusqu’à mon couronnement. »



Le prince de Zénit arriva à Corasone par le fleuve. Ses jonques mordorées avaient fière allure au milieu des navires almalites : le soleil d’or emblématique de son pays se discernait sur toutes les voiles.

Admirablement proportionné, le prince dépassait Émilie d’une bonne tête. Une couronne sertie de bijoux ceignait son front ; pourpoint, hauts de chausse et collants formaient son costume. Ses cheveux d’un noir de jais n’étonnaient pas autant que sa peau, d’un brun presque noir. Une couleur qui rappelait à Émilie un autre roi, un roi aux yeux blancs... Mais ceux de Francesco Théodoros Braham, prince de Zénit, étaient aussi sombres que sa peau.

Il salua Émilie dans un almalite parfait. Sa voix était tiède et douce ; son maintien ouvert et la franchise de son regard respiraient la sincérité. Il n’aurait pu être plus éloigné de la peinture prétendument prophétique de Monsieur de Ravine... Face à lui, le roi d’Abyss semblait étrangement petit : les deux monarques se témoignèrent néanmoins tous les égards possibles. De son arrivée jusqu’au dîner, le prince ne fit pas un seul faux pas.

« Votre Altesse, comment avez-vous appris notre langue ? lui demanda Émilie. Et par quel miracle êtes-vous si bien informé de nos coutumes, alors que vous n’êtes jamais sorti de Zénit ?

– Je me suis toujours beaucoup intéressé à tous les pays du monde connu. En d’autres temps, les étrangers étaient acceptés à Lucibel : je me suis instruit grâce aux livres qu’ils nous ont laissés. Les frontières de Zénit sont un héritage indépendant de ma volonté... Je suis heureux d’avoir passé la muraille des monts

Ménid et navigué le long du fleuve Histriion pour vous rencontrer. »

Émilie se représenta Zénit. Ce pays en forme de triangle, au sud-ouest d'Alma, était séparé de Corasone par trois domaines : le duché de Malraison, le marquisat d'Albigeois et le comté de Négosse. Le partage du fleuve Histriion et du fleuve Sang se situait non loin au nord de Corasone, de sorte que sans la barrière des monts Ménid, les deux capitales eussent été reliées par voie fluviale. Les autres côtés du triangle de Zénit donnaient sur l'océan Antique.

« Les Zénitiens aiment les fleuves mais craignent la mer, expliqua le prince. Mes ministres ont cessé depuis longtemps de financer des expéditions... Nous cultivons nos terres et honorons To : tel est notre bonheur. »

Après le dîner, Émilie fit visiter à ses hôtes le salon des roses. Quand elle y pénétra, un frisson de ravissement la parcourut.

La pièce était tapissée de livres.

Le mot lui vint à l'esprit naturellement, comme si elle l'avait toujours connu. Livres. Odeurs de cuir, de vieux papiers, murmures d'histoires. Des couvertures aux armes de Corasone, une fleur à six pétales au milieu d'un cercle, figurant une couronne. Des lettres d'or pour indiquer les titres. Au sol, prises dans le plancher, de nouvelles mosaïques mythiques. Des escaliers de bois verni facilitaient l'accès aux étagères les plus hautes, qui touchaient le plafond. Sur les murs, on avait peint des roses jaunes, portées par des rosiers grands comme des hommes. Ils s'entrelaçaient au mobilier, se poursuivaient sur les rayonnages et le cadre des tableaux, inscrivant l'art jusque dans les meubles.

Luttant contre la présence étrangère, Émilie prit un livre au hasard. Un beau volume couleur émeraude, au parfum enivrant, familier. Elle l'ouvrit avec une émotion qu'elle ne s'expliquait pas... Elle pouvait le lire.

Elle aurait dû exalter, pourtant... Pendant un instant, elle avait cru résoudre le mystère des souvenirs qui la hantaient, de sa personnalité même, curieusement inadaptée à son milieu. Mais les mots du livre ressemblaient à tous les autres. Ce n'était pas le langage des...

« Votre bibliothèque est fort belle. »

Le compliment venait du prince de Zénit. Émilie referma le volume et leva les yeux sur lui, confuse.

« Quel est votre roman favori ? poursuivit-il.

– *L’Odyssée*, s’entendit répondre Émilie. J’ai toujours adoré cette œuvre mystérieuse, issue des terres au-delà de l’océan Antique.

– S’il existe un texte fondateur, c’est bien celui-ci ! Lire est un voyage : prendre le périple d’Ulysse comme objet revient pour la littérature à parler d’elle-même.

– Mise en abyme, n’est-ce pas le nom de ce phénomène ?

– Ou métaphore, quand le parallèle n’est pas explicite.

– Je possède l’un des plus anciens manuscrits de cette épopée. Voulez-vous le voir ?

– Rien ne me plairait davantage. J’adore les livres, c’est grâce à eux que j’ai pu tant apprendre sur des terres et des sujets qui m’étaient interdits ! »

Les yeux du prince brillaient d’une joie teintée de retenue, comme s’il craignait de trop s’enthousiasmer.

« Je la conçois plutôt comme un moyen de pénétrer les secrets du cœur humain, intervint le roi d’Abyss. Mais je lui porte un amour similaire au vôtre ! L’un de mes passe-temps favoris, à mes heures de loisir, était de faire la lecture à voix haute à mon entourage.

– Un art auquel vous excellez, observa Madeleine. Enfant, je ne me lassais pas de vous écouter. »

Les pages enluminées de *L’Odyssée* firent le plus grand bonheur des hôtes d’Émilie. En connaisseur, le roi d’Abyss caressait du regard les plus précieux trésors de la bibliothèque. La délicatesse des lettrines, le miracle de l’imprimerie, la puissance évocatrice des romans, sa conversation aussi savante qu’intarissable enchantèrent tous ses compagnons. Sa lecture à voix haute acheva de conquérir son auditoire, Céleste y compris. Il s’appropriait les phrases comme si elles eussent été siennes. Il incarnait le personnage du livre : les yeux perdus dans le lointain, il se morfondait comme lui dans la douleur d’un retour impossible.



Bien qu'il arrivât également par le fleuve, on attendait à sa demande l'empereur de Promété dans la cour du château. Un bruit pétaradant, régulier, comme le ronronnement terriblement déformé d'un félin, annonça sa présence longtemps avant qu'on l'aperçoive. Enfin, un engin de bois que rien ne tractait passa la grille du palais.

Voiture, pensa aussitôt Émilie. Voiture, mais dans la vie dont elle se souvenait malgré elle, cet appareil était vieux de plusieurs siècles... À Corasone, ses roues de frêne et ses sièges en cuir faisaient sensation. Par quel miracle cet étrange carrosse avançait-il ? Des regards sidérés convergèrent vers le jeune homme auquel le chauffeur s'empessa d'ouvrir la porte, à l'arrière du véhicule. Sa redingote laissait voir un gilet court, que surmontait une lavallière. Ses cheveux noirs crépus étaient retenus par une queue de cheval. Sa peau était aussi sombre que celle du prince de Zénit, mais il avait les lèvres pleines et le nez aplati. Le contraste formé par ses yeux bleu clair sur son visage d'ébène frappait quiconque l'observait. À la fois hautain et candide, il sourit en tendant la main à une femme qui sortait à son tour.

Âgée d'une trentaine d'années, un superbe manteau de fourrure reposait sur les épaules de Sophie Dalmeida. Ses cheveux aux reflets roux, à la croisée du brun et du bordeaux, dégageaient son profil, d'une beauté pétillante : des yeux azur, un petit nez, une peau blanche parsemée de discrètes taches de rousseur.

Pendant le dîner, toute la Cour ne parla que des Prométéens. Leurs habits, leur façon de marcher, de s'exprimer et surtout, cet appareil révolutionnaire qu'ils nommaient automobile.

Après des siècles de protectionnisme, le lointain archipel de Promété ouvrait pour la première fois ses frontières. Isolées au milieu de la mer Nevertheless, ses douze îles principales formaient une couronne, reliée au reste du monde par une chaîne de montagnes titanesques, aussi improbables qu'impraticables. Sorties tout droit de la mer Moreover, elles s'étendaient sur des centaines de kilomètres entre l'île Wilderness, la plus au sud de

Promété, et les monts Finsternis, au nord d'Abyss ; elles avaient valu à cette contrée son surnom de Flèche noire.

« Nous avons remonté le fleuve Sang, expliqua l'empereur. Nous nous sommes arrêtés en amont de Corasone, pour finir le trajet en automobile.

– Un pays où l'on fabrique de tels appareils doit offrir un aspect peu commun, observa le prince de Zénit.

– Je vous le montrerai avec plaisir.

– Depuis que j'ai aperçu votre automobile, Alma me fait l'effet d'un vieux continent, renchérit Émilie. Je brûle d'en voir davantage. Comment nos deux pays ont-ils pu s'ignorer si longtemps ?

– Avant d'être un pays, Promété était un protectorat de la lointaine Europa, au-delà de l'océan Antique. Nous nous sommes battus pour obtenir notre indépendance : pour la conserver, nous sommes volontairement restés isolés de nos voisins. Votre invitation est arrivée à point nommé pour mettre un terme à cette époque... Je suis aussi curieux de vous que vous l'êtes de moi.

– Méfiez-vous d'Abel, les prévint Madame Dalmeida. Sous ses dehors ouverts, il cache un intérêt commercial à toute épreuve, et vous ferait vendre vos parents à votre insu ! »

Interloquée par l'emploi du prénom de l'empereur, Madeleine eut un regard exorbité, et manqua de peu d'avaloir de travers. Céleste eut une moue satisfaite, tandis qu'Émilie ironisait dans la même veine :

« N'ayez crainte, Madame, la méfiance est une seconde nature chez les Almalites.

– Appelez-moi Sophie, je vous en prie ! En me disant Madame, vous me donnez de l'âge. »

Émilie répondit par un sourire rayonnant ; Madeleine dissimula avec peine sa grimace derrière une toux passagère.

Émilie proposa à l'empereur de Promété de lui montrer le salon des azalées, dans la tour nord-ouest du palais. Des murs noisette les accueillirent, parsemés de fleurs roses bordées de blanc. Les azalées possédaient chacune cinq larges pétales : le blanc, omniprésent, rehaussait l'intensité des cœurs roses. Le vert sombre des pieds qui portaient les fleurs se fondait dans le brun

environnant. Aucune azalée n'était représentée seule : cette plante ne poussait qu'en buissons, ou en grappes, savamment disposées autour des tableaux et des fenêtres.

Sur les tables, dés, cartes, pions et plateaux attendaient les joueurs.

« Vous laisserez-vous tenter par un jeu de hasard ? proposa Émilie.

– Avec plaisir ! répondit l'empereur.

– De tels amusements sont interdits à Zénit, déplora le prince. Je le regrette, mais je crains de ne pouvoir me joindre à vous...

– Peut-on connaître la raison de cette prohibition ? demanda Sophie.

– La notion de hasard va à l'encontre de l'existence de To. Le monde ayant été créé par Lui, Sa toute puissance en contrôle les moindres aspects : la chance et l'aléatoire ne font pas partie de Sa création.

– C'est ainsi que nous interprétons également la loi de Deus, renchérit Madeleine. Nous avons de nombreux jeux à Abyss, mais tous ont en commun de faire appel exclusivement à l'intelligence des participants.

– Fort heureusement, nous ne sommes ni à Zénit ni à Abyss, remarqua Sophie. La seule loi qui prévaut aujourd'hui est celle de l'hospitalité de la future reine d'Alma...

– Sophie, je crains que vous ne mettiez mal à l'aise nos compagnons, tempéra l'empereur. Laissez-les donc libres de leurs choix...

– Non, elle a raison, déclara le prince de Zénit. Je ne crois pas au hasard, et j'ai toujours été persuadé que, si la main de To présidait en tout, cela devait aussi valoir pour les jeux. Je jouerai : si je dois gagner, ce sera par la volonté de Pi.

– Ainsi soit-il, sourit le roi d'Abyss. Je ne saurais tolérer que Deus se retire devant To. »

Madeleine n'eut d'autre choix qu'imiter son frère, avec une mauvaise grâce palpable. Au comble de la joie, le prince de Zénit jouait avec une avidité d'enfant, et paraissait à chaque tour s'émerveiller de n'être pas foudroyé par To pour son outrecuidance.



La veille de son couronnement, Émilie passa la journée à revoir les préparatifs auprès de ses pairs. Le trajet qu'il lui faudrait suivre jusqu'au temple, les mots qu'elle devrait prononcer, le parcours de son carrosse à travers Corasone, les banquets à organiser dans la ville, le bal : en fin d'après-midi, elle avait tellement répété ces événements qu'il lui semblait les avoir déjà vécus.

Angoissée par ce savoir qui demeurait résolument abstrait, elle ne parvenait pas à trouver l'apaisement nécessaire au sommeil, et pria Céleste de la rejoindre. En tenue de nuit, ses longs cheveux noirs coiffés à la hâte, elle ne donnait cependant aucun signe d'avoir été tirée des bras de Morphée.

« Que puis-je pour vous, Votre Altesse ?

– Céleste, pardonnez-moi de vous faire appeler à une heure si tardive.

– Ce n'est rien. Je n'étais pas encore couchée... Je suis aussi impatiente que vous. Demain sera un grand jour pour Alma.

– Je ne regrette pas ma décision. Mais quand j'aurai ceint la couronne, il sera temps de gouverner... Je sais ce que j'ai à faire pendant mon sacre : au-delà, je suis devant un gouffre d'incertitudes.

– Il vous faudra négocier le traité de paix avec le roi d'Abyss.

– Comment m'y prendrai-je ? Je n'ai pas la moindre expérience, et j'ai la sensation qu'il n'acceptera rien si je ne m'engage pas à l'épouser.

– Derrière sa galanterie se cache en effet un homme de pouvoir. Là-dessus, Monsieur de Ravine n'avait pas tout à fait tort... Malheureusement, hors la plus grande prudence, je ne saurais que vous conseiller. On m'a appris à manœuvrer en coulisses et non à ciel ouvert...

– Que voulez-vous dire ?

– Alma est un pays d'hommes. Les fils héritent des pères et se font chevaliers au service des seigneurs, les filles élèvent leurs enfants et s'occupent des foyers. C'est ce à quoi votre père vous destinait. En montant sur le trône, vous vous êtes attribué la charge

qu'il réservait à mon cousin... Vous avez pris votre destin en main : si grisant soit-il, ce choix n'est pas sans conséquence. Je ne puis rien vous recommander d'autre que de vous fier aux vassaux qui vous sont fidèles.

– Cette catégorie inclut-elle Monsieur de Belladone ? »

Céleste détourna les yeux en lâchant un léger soupir, avant de les ficher à nouveau dans ceux d'Émilie. Une franchise teintée de tristesse perçait dans la profondeur de ce regard bleu.

« La piété filiale voudrait que je vous assure des mérites de mon cousin. C'est dans ce but qu'il m'a placée auprès de vous. Il attend que je lui rende compte de vos inclinations et de vos doutes. Comme tous les Almalites, il considère les femmes comme des objets à son service... Néanmoins, ce serait mentir que vous le présenter sous un jour trop noir. Il se remet certes difficilement de l'annulation de vos fiançailles, mais tente par tous les moyens de remonter dans votre estime pour renouer l'alliance perdue. Il aimait véritablement votre père, et éprouve envers Alma un intérêt sincère. Si vous parveniez à lui faire admettre que votre rupture est nécessaire pour le bien du pays, il serait capable de céder sans coup férir... Mais ce sera chose extrêmement ardue. Le roi Arès et son propre père le persuadent depuis l'enfance qu'il est le meilleur parti possible : il ne reconnaîtra pas aisément qu'un autre peut mieux valoir que lui, fût-ce un roi ou un empereur.

– Je ne puis donc pas me fier de lui autant que je le voudrais. Après ce que vous venez de dire, je suis cependant assurée de vous, et cela m'est déjà d'un grand réconfort. En dépit de ce que j'ai déclaré à Sophie, je ne m'habitue pas à vivre dans la méfiance perpétuelle. Le compromis n'est pas dans ma nature : j'aimerais mettre un terme à la guerre et repartir sur des bases saines pour construire ensemble un monde meilleur. Loin des querelles politiques et des jeux de pouvoir...

– Votre pensée relève malheureusement de l'utopie. Il vous faut agir en accord avec les règles de la société dans laquelle nous vivons...

– Des règles qui semblent fort différer d'un pays à l'autre, maintint Émilie.

– J’ai moi aussi été frappée par la liberté de parole de Sophie, sourit Céleste. Promété doit être un État véritablement surprenant ! Mais souvenez-vous de la princesse d’Abyss : son frère l’a contrainte à jouer alors qu’elle ne voulait pas. Chez elle, l’autorité masculine prévaut...

– À Zénit, la religion paraît régner sans partage... Je m’étonne que des pays si proches vivent selon des règles si différentes. Comment être certaine de faire les bons choix pour Alma ?

– Jugez par vous-même. C’est la meilleure chose à faire quand on ne sait que décider. »

Émilie ne répondit pas. Alors que Céleste s’apprêtait à sortir, elle l’arrêta.

« Pourquoi m’avoir dit la vérité sur votre cousin ? Il n’est pas dans votre intérêt de le trahir... »

– Ni de l’encenser. Je dois d’abord gagner votre amitié, avant de tenter de vous rapprocher de lui. Tels sont les ordres qu’il m’a donnés... »

Ce fut au tour de Céleste de rester silencieuse. Un silence qui sembla durer une éternité.

« Mes quatre frères sont morts en combattant dans l’armée du roi Arès. J’avais une petite sœur ; elle est morte elle aussi quand j’avais sept ans. Égarée en forêt, elle fut dévorée par les loups... À l’époque, mes frères vivaient, et mon père fut assez peu chagriné du destin de ma sœur. De ce jour, je compris que les femmes étaient de peu de prix, et qu’il faudrait me battre pour survivre dans ce monde d’hommes. Ma mère, la marquise de Mycènes, fut profondément ébranlée par cette indifférence, et m’éleva avec un soin tout particulier. Elle m’instruisit, et m’apprit que l’on pouvait manipuler les hommes si l’on savait rester discrète. Elle ne put m’éviter le mariage politique que mon père m’imposa avec Monsieur d’Arrimande. Comme j’ai haï ce jour ! Mon époux avait plus de soixante ans, il était laid et d’une bêtise consternante, jaloux de tous les hommes à qui j’adressais la parole. Vous n’imaginez pas comme j’ai été heureuse le jour où Lionel m’a fait sortir de ma province pour entrer à votre service... Encore une fois, je le dois à ma mère, qui a écrit sans relâche à mon cousin

pour le persuader de m'utiliser. L'annulation de vos fiançailles fournissait l'occasion idéale. »

Céleste parlait d'un ton posé, à la fois déterminé et résigné.

« La vie m'a appris que l'on n'obtenait rien sans prendre de risques. Ce que je suis aujourd'hui, je le dois autant à vous, qu'à ma mère ou à Lionel. Je donne de l'amitié à ceux qui m'en témoignent : il n'est pas dans mon intérêt de mentir et mon cœur n'est déchiré par nulle obligation. Je ne vous cacherai jamais la vérité sur mon cousin.

– Je vous remercie pour votre honnêteté, Céleste. C'est une qualité qu'à ma hauteur je trouve rarement autour de moi. Conservez-la, je vous en prie, même si un jour elle doit vous conduire à me dire quelque chose que je ne souhaite pas entendre.

– Je m'y engage, votre Majesté. »

Loin de l'ironie, de l'amusement et de la complicité dont il se faisait habituellement le vecteur, le sourire qu'Émilie et Céleste échangèrent ce soir-là avait valeur de promesse.



Le couronnement d'Émilie se déroula dans le temple au milieu du lac. Guirlandes et bannières aux armes d'Alma dansaient au gré du vent dans tous les arbres du chemin. Un nombre considérable de courtisans et de notables s'était réuni au palais pour l'occasion, un mur de visages inconnus que les gardes maintenaient à distance respectable d'Émilie.

Il lui sembla que la procession durait une éternité. Sa longue traîne vermeille bordée d'hermine ralentissait son pas. Une fleur de lys ornait les poignets de sa robe blanche. Le temps n'aurait pu être plus radieux : le soleil brillait de tous ses feux dans des cieux d'azur. Enfin, elle s'agenouilla devant le Grand Prêcher qui avait enterré son père et prononça les paroles rituelles.

« Que Coros soit avec toi, commença le prélat.

– Maître du ciel, j'exercerai le pouvoir en ton nom, répondit Émilie.

– Qu'Urse guide ta main contre tes ennemis.

– Guerrière aux mille ruses, aide-moi à conserver le royaume d’Alma.

– Que Dédale emplisse ton esprit de la lumière de la création, qu’Alice y déverse sa sagesse.

– Ô dieux gémeaux, élevez mes pensées.

– Qu’Anselme te prête sa force.

– Palais, temples et villes seront à son image.

– Que Théma fasse de la nature sauvage ton alliée.

– Pour chaque bête tuée, elle aura sa part.

– Qu’Yvanoé apaise ton âme par la beauté des arts.

– Peintres, sculpteurs et poètes lui rendront hommage.

– Que Médée veille sur ton foyer en le préservant des luttes fratricides.

– Ô déesse, accorde-moi une descendance nombreuse et puissante.

– Que Lux aux mauvaises paroles n’atteigne pas tes oreilles.

– Nul mal ne me corrompra.

– Que Polaris te détourne de la mort.

– Je défendrai pour elle l’amour de la vie.

– Par la volonté des dieux, Émilie, je te sacre reine d’Alma. »

Le Grand Prêcher ceignit de la couronne la tête d’Émilie. Serti d’un unique diamant de la taille d’une noix, le fin cercle d’or lui parut léger.

Acclamée par le peuple, elle parcourut Corasone dans son carrosse, au son des cloches et des chants, des trompettes et des tambours. Partout, des victuailles s’amoncelaient sur les tables et tréteaux dressés en son honneur.

« Jugez par vous-même. C’est la meilleure chose à faire quand on ne sait que décider. »

Les paroles de Céleste lui revenaient sans cesse en tête...

Dès qu’elle mettrait le pied hors du carrosse, le cérémonial se poursuivrait. Et après... Qu’arriverait-il, après ? Il faudrait faire libérer le marquis de Quéribus. Négocier la paix avec Abyss... Comment s’y prendrait-elle ? L’ignorance d’Émilie s’étendit soudain devant elle dans toute son ampleur. Elle ne savait pas gouverner un pays. La présence étrangère elle-même ne parvenait pas à combler l’abîme d’incertitude vers lequel elle la précipitait.

Épouser le roi d'Abyss semblait la solution la plus sage. Il régnerait volontiers à sa place. Elle voulait être libre... Mais elle devait monter sur le trône. Elle n'avait pas le choix.

« Jugez par vous-même. C'est la meilleure chose à faire quand on ne sait que décider. »

Gouverner... Que signifiait gouverner ? En premier lieu, éviter la guerre. Accroître ses richesses pour avoir une armée plus puissante... Nouer des liens commerciaux avec Zénit, Abyss et Promété, pour n'avoir plus à craindre aucun conflit ? Faire l'économie d'une armée, s'intéresser davantage à la technique... Avoir des voitures... Que faisait l'empereur à Promété ? Lui qui n'avait jamais mené de guerre dans son monde, comment gouvernait-il ? Et le prince de Zénit, retranché derrière ses montagnes ? Si le roi d'Abyss montait sur le trône d'Alma, qu'en ferait-il ?

Des exemples. Émilie avait désespérément besoin d'exemples...

« Jugez par vous-même. C'est la meilleure chose à faire quand on ne sait que décider. »

Cette pensée l'obséda jusqu'au soir, l'obsédait encore dans les bras du roi d'Abyss, avec qui elle devait ouvrir le bal. Plus puissante que les paroles de Céleste, plus forte que sa propre curiosité, c'était une évidence, un ordre impondérable auquel elle n'avait d'autre choix que de céder.

Ils se tenaient au milieu de la tour de Corasone. Soutenus par des sculptures de bois jaillissant des murs, d'immenses escaliers permettaient d'en atteindre le sommet. Des milliers de bougies se succédaient le long de la rambarde. À la perspective des cercles de lumière s'élevant vers le haut de la tour répondait celle du parquet, disposé en cercles de plus en plus petits au fur et à mesure qu'on allait vers le centre.

Émilie savait ce qu'elle devait faire. La musique la portait ; bientôt elle virevoltait. Elle s'approchait du roi, s'éloignait, lui tournait le dos, revenait. Les paires se mirent à danser et toute la Cour finit par les rejoindre.

« Je voudrais voir Abyss, murmura-t-elle.

– Voir Abyss ? répéta le roi.

– Voir Abyss. Explorer Zénit. Découvrir Promété. Ne partagez-vous pas cette curiosité ?

– Quand avez-vous décidé un tel voyage ?

– À l’instant.

– Ce n’est pas le lieu pour en parler.

– Alors, réfléchissez-y. »

Le protocole ne laissa pas au roi le temps d’exprimer sa surprise. L’empereur devait lui succéder au bras de la reine. Sa veste bleu nuit en queue de pie, résolument moderne, donna à Émilie l’impression de porter un déguisement.

« Puis-je vous prendre au mot ? lança-t-elle au milieu de la danse.

– C’est-à-dire ?

– Vous parliez d’aller à Promété. Accepteriez-vous de m’accueillir, si j’exprimais le désir de venir ?

– Ce serait un grand honneur.

– M’accompagneriez-vous, si avant Promété je me rendais à Abyss et à Zénit ?

– Qu’aurais-je à y gagner ?

– Des modèles de gouvernement différents du vôtre. Une ouverture sur le monde, des idées à reproduire... Peut-être même des liens commerciaux ?

– Vous m’intriguez. Quand comptez-vous partir ?

– Dès que possible.

– Vous venez à peine de ceindre la couronne ! En tant que première reine d’Alma, n’est-il pas dangereux de désertir vos pairs ?

– Il serait mal avisé de les diriger sans ambition. »

La fin de la musique obligea l’empereur à sourire avant de céder la place au prince de Zénit. Avec sa haute taille, son maintien et son expression de douceur bienheureuse, il ressemblait à un prince de contes de fées.

Encore une valse, mais différente de la précédente.

Plus rapide.

Plus intense.

Plus rythmée.

La musique est somptueuse. Elle précipite l'imagination d'Émilie dans des fantaisies insoupçonnées. Le prince la guide, elle se laisse aller au plaisir de la danse. Elle sent la chaleur de son bras autour d'elle.

Ils dansent.

S'éloignent.

Se séparent.

Se retrouvent.

Le prince la guide, toujours, lui montre le chemin : elle s'abandonne... La présence étrangère l'oblige à parler.

« Avez-vous déjà songé à vous rendre à Abyss et à Promété ?

– C'est un rêve que je n'ose formuler.

– Je pourrais le faire pour vous.

– Trop de devoirs m'attendent à Zénit.

– Je suis la première reine d'Alma. Je ne pourrais choisir une époque plus critique pour quitter mon pays. Pourtant, c'est vers Abyss, Zénit et Promété que mon cœur me porte...

– Pourquoi ?

– Je dois voir mon pays sous le prisme d'autres lois et d'autres mœurs. Ainsi, je pourrai le faire évoluer dans la bonne direction. Il faut que la paix ait un sens ; sans cela, elle restera toujours une simple trêve entre deux guerres. »

La danse s'acheva. Émilie aurait dû assister à la suite de la fête depuis son trône, mais elle tendit sa main au marquis de Belladone. La surprise la plus totale se peignit sur ses traits. Danser avec la reine ! Émilie ne pouvait lui accorder plus insigne honneur... Peut-être est-ce pour cette raison qu'il acquiesça sans hésitation quand elle lui proposa de se joindre à l'expédition qu'elle envisageait.



Émilie entretint avec application le projet de voyage qu'elle avait semé dans l'esprit de ses invités. D'entrevues privées en négociations diplomatiques, il prit racine et se fit connaître par l'ensemble des pairs. Nombre d'entre eux émirent des critiques

virulentes contre cette fantaisie sans précédent, qui dépossédait Alma de sa reine dans un moment déterminant.

Ils tentèrent tour à tour de la dissuader. Elle pouvait à tout moment être prise en otage. Son pouvoir encore fragile risquait d'être mis à mal par certains de ses vassaux (précisément ceux qui l'encourageaient à partir). Après cinq années de guerre, les finances du Trésor supporteraient difficilement pareille dépense. Alma n'avait besoin d'aucune réforme : le rôle d'Émilie consistait à résoudre les problèmes au fur et à mesure qu'ils survenaient, et à veiller à la reconstruction des provinces affaiblies par le conflit abyssin. Puisqu'elle tenait absolument à ce périple, ne pouvait-elle au moins attendre quelques années ?

Non, répétait inlassablement Émilie. La réunion du roi d'Abyss, du prince de Zénit et de l'empereur de Promété n'aurait plus jamais lieu : il importait qu'eux aussi fassent le voyage. L'empereur de Promété avait déjà accepté de se joindre à elle sans contrepartie ; le prince de Zénit n'exigeait qu'un pacte de non-agression, pour assurer sa protection. Il partageait l'idée que, pour bien gouverner, il importe d'avoir des exemples variés. Seul le roi d'Abyss restait à convaincre, et sa décision reposait sur l'accord qui devait sceller la paix entre Abyss et Alma. Le marquis de Belladone l'accompagnerait, et veillerait en personne à sa sécurité.

Dubitative, Madeleine demeurait persuadée que la meilleure option d'Émilie serait d'épouser son frère. Tout en éprouvant une relative curiosité envers Zénit et Promété, elle ne cachait pas son agacement à l'idée de voyager avec certains compagnons dont elle aurait pu se passer. Sophie la poussait avec un enthousiasme inaltérable à faire cette expédition révolutionnaire, le plus sincère gage de paix qui soit. Céleste n'osait se réjouir de cette initiative, redoutant toujours le pire, et conjurait Émilie de ne pas se laisser duper par sa soif d'idéal.

Au prix d'efforts considérables, ce projet aussi improbable que malvenu prit forme. En dépit de ses faiblesses, de ses risques et de ses inconvénients, ou peut-être à cause d'eux, cette idée folle prit le pas sur la réalité et sur la logique. Poussée par la présence étrangère, Émilie se surprenait elle-même d'avoir réponse à tout avec une telle aisance. Semblable périple ne s'était jamais vu.

Quatre pays se trouveraient temporairement dépossédés de leurs monarques : il fallait organiser les régences, préparer le convoi royal, anticiper délais et trajets pour ne pas être bloqués par l'hiver, choisir les châteaux et les villages qui accueilleraient cette Cour itinérante d'un genre nouveau. Ne restait plus qu'à obtenir l'accord définitif du roi d'Abyss.

« Votre Majesté, je me dois de vous féliciter, commença le roi d'Abyss. Vous avez en peu de jours rallié tous les cœurs à une entreprise dont le passé ne fournit pas d'exemple. Vous me voyez aujourd'hui aussi impatient que vous de faire ce voyage, et désireux de signer le traité de paix qui le conditionne.

– Alors acceptez de retirer vos troupes. Rendez-nous le marquis de Quéribus. En échange, je m'engage à rappeler mon armée...

– Mais vous refusez de m'épouser.

– Je ne l'exclus pas. Nous resterons ensemble plusieurs mois : je ne peux vous donner meilleur gage de paix. Ce voyage ne vaut-il pas toutes les promesses d'alliance ?

– Certainement. »

Émilie se retint à grand-peine de soupirer. Après s'être montré étonnamment réceptif à l'expédition qu'elle projetait, le roi d'Abyss semblait prendre un malin plaisir à en retarder l'exécution. Le moindre détail devait en être prévu, et chaque étape conditionnée par une clause écrite.

« La guerre entre nos deux pays ne doit pas recommencer, trancha-t-elle.

– Hâissez-vous la guerre à ce point ? C'est pourtant l'art des rois...

– C'est une perte de temps et de ressources. Je veux faire d'Alma un royaume prospère : je suis prête à tout pour y parvenir. Je souhaite choisir mon époux en souveraine éclairée, voir son pays et la manière dont il gouverne et juger par moi-même si ses lois sont dignes d'être imitées. Aucune guerre, aucun complot ne doit entacher ce voyage placé sous le signe de l'amitié et d'une saine émulation. Joignez-vous à moi et défendez la paix. C'est le chemin le plus sûr pour unir nos États.

– Votre passion est aussi peu commune que contagieuse. Vous me donnez l’impression d’être l’un de ces princes de contes que j’admiraient enfant, et dont la gloire s’acquerrait par la sagesse autant que par les armes... »

Émilie soutint en silence le regard du roi.

« Très bien. J’accepte. Je rappellerai mes troupes.

– Libérerez-vous Monsieur de Quéribus ?

– Je m’engage à ce qu’il rentre avant vous à Corasone. Nous discuterons plus amplement des conditions de sa libération une fois que nous serons à Abyss. »

Émilie n’obtiendrait pas davantage. Restait à faire approuver ce compromis par ses vassaux.

« C’est un piège, déclara le comte de Brisevan. Votre sécurité à Abyss n’est pas assurée : il serait très facile au roi de vous faire prisonnière.

– Ce n’est pas dans son intérêt, lui rappela le marquis de Belladone. Le roi s’est abstenu de nous attaquer à la mort du roi Arès, quand tout l’y invitait. Il a retenu son bras et nous a offert une trêve : en trahissant la reine, il se verrait honni par tous les princes du monde connu.

– Admettons, répliqua le comte de Ravine. Il n’en reste pas moins que le roi repousse la libération de Monsieur de Quéribus pour en durcir les termes. Nous ne pouvons pas accepter.

– Refuser annulerait le voyage, protesta Émilie. Monsieur de Belladone me conseillera à Abyss et Monsieur d’Orcival vous informera de ce qui se décidera. La guerre est terminée, cela seul représente une victoire ! Donnez l’ordre de rappeler l’armée, reconstruisez ce qui a été détruit, prospérez : mon retour marquera l’entrée d’Alma dans une ère nouvelle. Le roi accepte de retirer ses troupes : nous ne pouvons obtenir meilleure garantie.

– Tout ceci n’est pas dénué de bon sens, observa le duc de Fourcaré. Votre Majesté part bien accompagnée : nous sommes assurés de sa sécurité. La présence constante du roi d’Abyss à vos côtés sera un gage du maintien de la paix. Vous nous reviendrez mûrie et mènerez Alma d’une main plus sage. »

Le débat se poursuivit quelque temps, mais le marquis de Belladone avait mis la majorité des pairs du côté d’Émilie. Émilie

confiait la régence au duc d'Orcival, dont elle attendait des lettres régulières. Le traité de paix, qui assurait à Alma plus d'un an de stabilité, fut solennellement signé devant toute la Cour la veille du grand départ.

Une fois encore, la présence qui l'habitait veilla au bon déroulement de la cérémonie et au respect du protocole. Elle guida son esprit dans la relecture des clauses de cet accord complexe, ratifia pour elle ce premier pacte victorieux, sourit à sa place au roi d'Abyss, remercia en son nom le duc d'Orcival, puis la fit sortir de la salle du trône, digne, insensible aux regards pénétrés de doute de ses courtisans.

Soudain, au milieu de la galerie, alors que plus aucune obligation n'appelait Émilie nulle part avant le dîner, cet autre en elle disparut. Il ne s'agissait pas d'un bref évanouissement, comme après la mort du roi d'Abyss, ou durant ses conversations avec Céleste. Émilie était bel et bien seule. Plus libre qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle quitta ses courtisans et gravit les innombrables escaliers qui menaient au sommet de la flèche d'or de Corasone. Une marche de lumière, deux marches d'ombre, une marche de lumière, deux marches d'ombre... Avec une régularité de métronome, le soleil éclairait ses pas, toujours plus haut, encore plus haut. Une fois au sommet de la tour, elle se pencha avec délectation par-dessus la rambarde. Les fenêtres disposées en cercle, les cercles concentriques du parquet, le cercle de l'escalier escaladant la tour... Quelle splendeur ! Et dehors...

L'horizon. Une immensité d'azur, au-dessus des champs bruns et des arbres dorés. Les ombres des nuages se dessinaient nettement dans la plaine. Corasone paraissait minuscule ! D'ici, on voyait les remparts qui la protégeaient. Le fleuve Sang venait du nord-ouest et s'écoulait au sud vers Palmyre, chef-lieu de Négosse. Au loin, Émilie crut même distinguer l'Histriion qui lui donnait naissance. Surnommé le fleuve-roi, il traversait presque toute l'étendue d'Alma, de Caracol au nord jusqu'à Altive, capitale du duc de Malraison, au sud-ouest, et au-delà sillonnait Zénit pour se jeter dans la mer.

Le château avait été bâti sur une éminence rocheuse ; on atteignait ses grilles par un long chemin serpentin. Les maisons de Corasone semblaient ternes après l'intérieur chatoyant du palais.

Un vent frais vint fouetter son visage. Elle posa ses mains sur les créneaux de la tour. Au-dessus de sa tête, l'arrondi du toit masquait le ciel : le chef d'œuvre doré qui donnait son nom à la flèche de Corasone. Le froid s'intensifiait. Émilie respira profondément. Elle voulait retenir le moindre détail de ce paysage. Ces terres, ces villes dans le lointain, ces champs et ces arbres, ces fleuves, tout lui appartenait. Elle était fière de régner sur Alma... Elle existait. En dépit de ses pairs, en dépit du vent qui mordait sa peau et glaçait son cou. Elle se sentait vivante : toutes ses inquiétudes fondaient sous l'effet de cette sensation.

Vivante et libre ! Libre enfin de partir et de voyager, de découvrir d'autres contrées et d'autres mœurs...

Libre...

Elle n'avait jamais voulu être reine. Vivre heureuse, au gré de ses envies, était son seul souhait...

Non. À nouveau la voix de l'étranger s'élevait en elle. Mais cette fois, elle ne se laisserait pas faire. Elle ne céderait pas. Qu'il parle en son nom, qu'il se sépare d'elle, cet être qui la possédait à sa guise ! Qui était-il ? Que voulait-il ? Elle ne lui permettrait pas de vivre à travers elle. Elle existait... Elle existait !

« Qui es-tu ? »

Elle devait redescendre de la tour... Se préparer pour le dîner... Elle s'agrippa aux parapets de pierre.

« Qui es-tu ? »

Le monde autour d'elle s'effaçait...

« Qui es-tu ? »

Le combat dura-t-il longtemps ? Émilie l'ignorait ; le temps de l'esprit ne se mesure pas en minutes. Ses mots mêmes lui semblaient des cris, alors qu'ils ne franchissaient pas ses lèvres.

Mais, à travers le mystère et les ténèbres, par-delà la conscience et la pensée, sa volonté se fit verbe, et l'Autre, enfin, lui répondit.

« Je suis toi. »

La lutte avait cessé.

« Quel est ton nom ? demanda Émilie.

– Je suis l'enfant du roi Arès. Je suis toi.

– C'est impossible.

– Telle est la réalité.

– Tu parles à ma place, tu dances pour moi, tu m'obliges à suivre un protocole dont j'ignore tout. Pourquoi ?

– Je suis toi.

– Je ne voulais pas devenir reine. Pourquoi m'y as-tu contrainte ?

– C'était nécessaire. Maintenant, tu as le pouvoir de changer le monde.

– Ce n'est pas ce que je souhaite...

– Tu l'as déjà fait, pourtant. Tu m'as montré les sirènes, le petit peuple et les fées. Cette fois, tu es reine : tout ne dépend que de toi.

– Mais toi, que veux-tu ?

– Je veux ce que tu désires. Je suis toi. »

Émilie n'avait pas la force de répondre. Sans s'en rendre compte, elle s'était vidée de son énergie ; l'Autre s'évanouit aussi subtilement qu'il était apparu.

Il lui semblait avoir couru des heures, et elle se demanda si tout ce qu'elle venait de vivre n'était pas un rêve. L'Autre lui avait-il réellement parlé en pensée, ou avait-elle tout imaginé ?

Elle n'était pas l'enfant du roi Arès...

Pendant le dîner, Émilie regarda les mosaïques qui ornaient la tour des asphodèles comme si elle les voyait pour la première fois. Comment ne l'avait-elle pas remarqué plus tôt ? Une silhouette noire, bras tendus vers l'avant, une plume d'or plantée dans la main. Une plume tenue par un homme blond... Et, dans une autre pièce, une jeune fille agenouillée devant un arbre, une fleur rouge dans les mains. Le mythe du Voleur de Cœurs... Mais la légende fondatrice s'échappait au fur et à mesure qu'elle tentait de la saisir.

Les mots de l'Autre résonnaient en elle... Changer le monde. Face à un tel objectif, que valait sa véritable identité ?

CHAPITRE 2 : ABYSS
